

JEAN-PHILIPPE CHABOT

LE LIVRE DE BOIS

roman canadien-français



LE QUARTANIER

Prologue

Lorsqu'il arriva au calvaire, tout près de la rue Principale, au petit matin, il avait passé la nuit à se conter des peurs et à siroter une ponce pour ne pas s'endormir dans la neige, il tomba face à face avec une bête. Sur le rang Chénard, il avait voulu passer et une bête s'était dressée. Une bête s'était plantée là, elle n'avait plus bougé. Large, elle était horrifante, la bête s'était mise à le fixer.

On raconte qu'elle a des yeux perçants, et qu'elle se replie alors dans l'ombre de son corps, sur ses quatre pattes, prête à bondir. Elle est foncée. S'il ne fait rien, Jack Côté se fera mordre au cou et c'en sera fini de l'intégrité de son cou. Il ne sait comment se ressaisir et ses membres se raidissent, ses jambes, ses bras, c'est tout. Il est raidi et transi face à cette bête qui le fixe. Il bouche le goulot de sa flasque, tranquillement, la glisse dans sa poche sans faire un faux mouvement, dans sa poche où il trouve son couteau, Jacques Côté, dit Jack Côté pour faire court, trouve dans sa poche son couteau – c'est un miracle! mais il le tait –, il le sort contre sa jambe, vers

le bas, et le déplie d'une main car c'est un couteau pliant refermé sur lui-même. Il y a la bête, ses dents, et il y a Jack Côté qui fait un pas et suspend le temps, qui s'avance avec une lueur de sueur sur le front, la nuit immense, radicale, et l'haleine bien droite, le couteau sur le flanc de la cuisse, s'avance.

Un temps. Lentement.

Voilà.

Puis, rendu où il en est et ne sachant pas ce qu'il fait, il fonce comme un ministre, c'est-à-dire droit devant et sans réfléchir :

« Et hop! qu'il fait avec sa bouche. Pfit! » qu'il ajoute. Il lui plante le couteau dans la panse et la bête se met à perdre son jus.

« Tiens, bête malsaine! Yâbe en canne! Prends-en encore! »

On le voit tandis qu'il plante. Et on le revoit. Et qu'il replante! Jacques Côté a du mal à transmettre. Jacques Côté a dû avoir mal au bras le lendemain.

La lumière de la lune, seulement. La bête et lui. « Et hop! » On l'entend, ce n'est pas très loin de nous autres.

« Tire-vice! Meurs là! Laide de bête. Sorcière juchée! » Et encore, il la poignarde bien.

Lorsqu'il eut fini de s'accomplir dans le présent de son geste, Jacques Côté, qui s'était alors cru Jack, et qu'on avait cru, nous-mêmes, dans le présent de sa geste, se rendit bien compte de ce qu'il venait de faire.

C'était un veau. Ses oreilles pointées vers l'extérieur, son petit nez rose. Son regard en allé et le filet grenat qui

s'écoulait sous son ventre. Jacques Côté ne s'y connaissait pas en éventrologie, mais il convenait de l'éventrage qu'il venait d'accomplir.

Il sacrait. Épouvantablement. Et tant le faisait-il, cela ne réparait rien. Il avait tenté de réanimer la bête. Il avait soufflé dans sa gueule et s'était taché les dents. Il avait pesé sur sa plaie et s'était sali les mains. Il avait les mains rouges. Il avait pesé et les tripes étaient sorties.

Jacques Côté était débiné. On lui demanderait d'acheter le veau et il n'en avait pas l'argent.

Il maudit le ciel une nouvelle fois :

« Pourquoi, moé, Jâcques Côté, fussé-je si fourni en malchances qu'un veau m'arrive en pleine nuit et que je le tuâ? »

I

Seuls survivaient les survivants. Il était sauvage l'hiver qui revenait. Il était indomptable ni sans prise réelle.

Qu'à cela ne tienne, chaque fois l'ingéniosité des bons Canadiens français savait déjouer cet hiver revenu, agile ingéniosité qu'eux seuls possédaient en grelottant, agilité de claquements de dents qui avait le dessus trois fois sur quatre, quatre-vingt-quinze pour cent du temps.

Une fois toutes les quatre saisons, l'hiver frappait le Haut-Pays comme une pièce de monnaie. On aurait dit une pièce qui ne valait pas grand-chose, mais une pièce de monnaie quand même, une pièce qui, pour un peuple pauvre, en valait le coût. L'hiver, son image revenait en bas-relief, imperceptiblement traversée par des lames de brillance sombre, comme hachurée de blanc et de cendres soufflées par les maisons d'époque alors récentes. Le silence s'installait dans le froid, les fissures sur les lèvres des voyageurs.

L'automne, déjà, aurait coincé le paysage contre un mur brouillardoux, effet lointain de la condensation du

fleuve, un mur sans contraste et qui s'infiltrait dans les villages par les temps maussades. Quand arrivait le froid, la vue s'allongeait, au moins : du haut du pays, le fleuve s'inscrivait, foncé avec des petites taches d'or, ou alors parfois très clair et indiscernable, ce qui laissait sembler que les îles de Kamouraska flottaient dans le ciel. De l'autre côté c'était La Malbaie parfois, les restes de Laure Conan. Et de l'autre côté encore, par derrière si l'on se retournait et qu'on se donnait la peine de voir, c'étaient des terres infinies dont on disait qu'elles mènent aux États.

Il persistait donc, ce peuple fier. Et il fallait se le rappeler et le rappeler, et pour le faire on avait planté un peu partout, sur le coin des rues comme dans les livres, tout un tas de chantages en bronze et d'ouailles en fer forgé, des hommes surtout qui nous rappelaient la bravoure.

La bravoure, c'était l'ouvrage, c'était l'acharnement. Avec l'hiver revenait l'ouvrage. Avec l'ouvrage, le pays, et ainsi l'arbre sans feuilles, le conifère qu'on allait abattre dans la bravoure magnifiée à la loupe de l'hiver rude.

En somme, l'ouvrage était chose bonne, édifiante comme on en trouvait peu, redondante comme toutes choses et comme ces livres qu'on écrit pour en parler. De la vraie ouvrage, qu'on disait, qui se fait avec les bras, qu'on rajoutait. De l'ouvrage qui bâtit un pays infini et qui traverse le temps, des œuvres durables comme celles des ancêtres et de la tradition. Des traditions qui se comptent en hivers.

Est-ce que l'hiver revenait aussi ailleurs? Rien n'était

moins sûr. On se le demandait à la blague, pour faire son fin et sans se douter qu'on faisait simple. Certains disaient que oui, mais en réalité on l'ignorait rigoureusement, car ils étaient peu nombreux ceux qui sortaient de la région pour vérifier. Le temps qu'il faisait ailleurs, ce qu'on en disait, tout cela se comparait à bien d'autres légendes vivifiées par des vendeurs de charme, colportées par des crieurs de tonique capillaire. N'importait plus que de croire ce qui rendait brave, comme une foi immense logée dans le génie de l'histoire.

Au fond, on ne savait pas trop quoi penser quand ce qu'on ne pouvait pas voir on n'y croyait pas. On tentait de se le raconter pour l'apprendre, puis les savoirs s'accumulaient par strates, comme des couches de verglas qui iraient fondre dans la mémoire à la fin de l'hiver. On les prenait comme tels, les faits comme les histoires qui étaient tout fondus ensemble, sorte de grosse lavure, de rivière de dires sur laquelle on dravait sans vergogne pour consacrer les bonnes mœurs.

La mémoire, il faut le dire, c'était alors une notion bien incertaine. La mémoire, elle n'était pas sue comme aujourd'hui, sur le bout de ses doigts. Ainsi s'étonnait-on dans ces années-là, chaque année indifféremment, de voir autant de neige.

« J'ai jamais vu ça, de la neige de même. C'est effrayant. Jamais. »

« Pour moé c'est la pire année à date. »

Toujours que, dès les premiers signes de l'hiver, on rappelait les hommes dans les chantiers. Selon qu'ils

avaient à bâtir un nouveau campe, certains devaient rentrer avant septembre.

Ça représentait un mal périodique de bâtir et de débâtir, car rien qui existe ne dure vraiment sinon que tout court après sa queue. Les camps étaient temporaires seulement. Après trois ans, quatre peut-être, on se retrouvait à bûcher trop loin. À dix ou douze hommes dans un hiver ça ratisse large, ça vous ouvrirait un paysage à perte d'haleine. Et encore, ce ne serait rien. Au lac de l'Est, qu'on appelle de la sorte pour ce qu'il est sis à l'est du lac Sainte-Anne, qu'on prononce Saint-Âne pour une raison qui m'échappe, au lac de l'Est dit Kijemquispam, mot qu'on ne prononce pas pour ce qu'il a des origines mystérieuses, il y eut déjà jusqu'à trois cents hommes en même temps et à l'année. La forêt en prit pour son rhume, autant le dire. Quand après avoir tant bûché les hommes devaient marcher deux jours chaque matin pour rejoindre depuis le campe la forêt où ils bûchaient, il était temps de bâtir un autre campe. Un autre campe plus loin dans la forêt, c'est-à-dire plus près de la forêt.

La crise aidant, la folie mégalomane dans laquelle s'emmêlaient colons, foremans et défricheurs s'atténua. On commença de s'inquiéter quand on s'aperçut que l'entreprise qui consistait à tout raser finirait par donner de l'horizon jusqu'à Jackman, au Maine, car c'était très laid, puis jusqu'au Trou-à-Pépette, au nord, ce qui était bien pire. On modéra ses ambitions. Pour tout dire, on embauchait moins d'hommes, désormais, dans les environs du lac de l'Est, et rarement avant septembre, quand

on était dû pour bâtir un nouveau campe, tous les trois ans environ, peut-être quatre, je l'ai déjà dit.

Aller bûcher restait le sort d'à peu près tous les fils de cultivateurs. Ils arrivaient au campe, ils faisaient leur paillasse et ils passaient l'hiver là, tant chantonnant, tant fredonnant, et espérant trouver la paix sur le chemin du retour quand ils allaient revoir leurs proches. Jacques Côté n'y faisait pas exception. C'était un Jacques et un bon jack et il devint un lumberjack. Si ce n'était pas une histoire vraie, on dirait que c'était pensé d'avance.

II

Au début c'est de Jacques Côté qu'il faudrait parler, car tout porte à croire qu'il figure au centre de l'histoire que nous raconterons. Force est d'admettre, de toute manière, que nous en parlons déjà. Mais dépêtrons-nous, les circonstances étant ce qu'elles sont, nommons aussi de suite Colette Lachance et Claude Tremblay, auxquels nous reviendrons plus tard.

Jacques Côté est un Descôteaux dont la mère perdit son nom et qu'on appellera aussi Jacques Côté Descôteaux des ruisseaux à l'Anse Lebel, dit Jack Côté. On l'affublera de divers sobriquets, les suivants entre autres : Côté d'à côté, Ti-Jacques, Jacques l'ésoucheur, Côté culmouillé, Jacques l'émondeur, Descôteaux Jâcqué le coton à l'air et du Côté gommé, côtelé de cocottes.

À propos de ce dernier surnom, rappelons tout de suite que Jacques Côté, par un jour comme un autre, avait pris rendez-vous avec un combat plus grand que lui-même. Il s'était amené avec sa hache devant un grand pin poussé dru et s'était mis à le vouloir abattre. L'arbre, le plus

grand de la forêt, se prit la tête dans les branches alentour, ce qui eut pour effet de faire dévier sa chute. Secoué, le tronc laissa tomber une demi-tonne de cocottes sur Jacques Côté, dont les côtelettes se retrouvèrent décorées de gomme et de pommes de pin. Quand il revint à la maison, il n'avait pas pris la peine de se débarbouiller. Le surnom colla. C'en était un parmi d'autres.

Jacques Côté, on peut le voir. Sa face : son œil en place, son œil absent. Sa face : son petit nez troué. Sa face : ses deux yeux, qui ne clignent pas égal. Et ses deux oreilles : une de chaque côté.

Il était en somme un homme honnête, non particulièrement vif d'esprit, peut-être même un peu crédule. Il n'était pas grand, il n'était pas gros. Au reste, Jacques Côté savait assez bien à quoi il se destinait. Pas grand-chose ne l'attendait, et cela le satisfaisait.

Dans sa jeunesse, pendant un court laps de temps, il avait longuement pensé. De long en large, la question avait été réglée. Suffisait-il qu'il se sache présent dans son corps, qu'il voie avec ses yeux propres pour être immortel? Il était bien là, vif comme un roi du monde. Il le savait. Était-il spécial? Il l'ignorait. Et vous pouviez le voir, le pauvre bougre, se démêler non sans quelque philosophie.

C'est là qu'il avait compris, quand sa réflexion se vit limitée par un raisonnement vain et sans motion. Quand pâle il se revint sans matière. Il avait compris.

Il avait compris et pour se le confirmer il se l'était dit à haute voix et par trois fois, qu'on distingue les pro-

diges dans leur jeune âge. On les reconnaît vite et jeunes, les êtres d'exception, ceux qui naîtront. On se dit : regarde celui-ci, comme il est beau. Celui-là, comme il est gras. Et du plus gras au plus beau, il savait que l'on dresse des tableaux. Parmi ceux-là, Jacques Côté ne figurerait pas l'ombre d'un âne. Pour toute vérité, il ne pouvait affirmer qu'il avait accompli, avant quiconque ou le premier, de grandes choses qui feraient de lui un être à part.

Dans sa jeunesse d'avant la modestie, Ti-Jacques s'était pris à penser qu'il serait le plus grand joueur de hockey du Canada français. Il y pensait quand il fixait des lames à ses bottines avec de la broche en fer mou. Il y pensait le soir quand il s'endormait dans son lit jumeau. Il aurait été un Robert Benson des temps modernes et se voyait pousser le disque, devant et obstinément, le bâton dessus, et dessous, le bâton qui agile gigue sur la glace, reprend en zone défensive, pivot arrière, le bâton qui passe derrière le filet et passe encore le disque pour le filer entre les jambières de journaux de Ti-Luc Larouche, un soir de février.

Devant la foule en liesse, il s'était vu devenir premier ministre du Canada français. Il s'était vu, lui, Ti-Jacques, prendre en main le pays comme un bâton. À ce titre, au moins, il aurait été plus honnête que Robert Borden, dont il ignorait qu'il avait plutôt été premier ministre du Canada français. Il était là une faille par laquelle s'évacuait la vraisemblance de son songe. Au fond peut-être souhaitait-il seulement devenir un Robert.

Quand il arriva toutefois au point dans sa jeunesse

dont on parlait tantôt, il se résolut à l'idée que rien ne le qualifiait particulièrement et que la réalité, telle qu'elle se présentait à lui, était autre qu'elle n'avait pu lui sembler. Enfin il abandonna de rêver et devint un homme à peu près en même temps. Il avancerait, résigné, avec le sentiment d'une vie écrite d'avance. Il trouverait une femme, il bûcherait des cordes, et la vie passerait.

Avant qu'on ne raconte son histoire une première fois, il devait avoir vécu une trentaine d'années en tout. Et jusqu'à tant que sa situation ne change bote pour bote, les mots qu'il avait prononcés, croyait-il, s'étaient perdus dans la ligne d'horizon, entre le point de fuite et l'extrémité de son nez.